

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÆE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE

SOMMAIRE. Gravures. Une Scène d'Ecole primaire. Le Souffleur, d'après M. F. Hiddemans. - La Visite, d'après M. Franz Defregger. - Une Surprise, d'après M. H. Burgers. - L'Héritière de Duivenvoorde. Le Ménestrel.

TEXTE A nos Lecteurs. - Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - Science attrayante. L'Organe de la Vue étudié sur un Œil de Veau - Ce que les Pièces de Shakespeare lui rapportaient. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - L'Héritière de Duivenvoorde. Histoire de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),
N° 1, à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 27.

— 9^e. A N N É E. —

10 Mai 1879.

A NOS LECTEURS

Après avoir passé les neuf premières années de son existence dans le local de la Place Madou, l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE s'est décidée à quitter ce quartier, trop peu central, pour se fixer au cœur même de l'agglomération

bruxelloise, au BOULEVARD DU NORD, N° 107, ce passage, plein de vie et d'animation, qui, large et spacieux, réunit la gare du Nord à celle du Midi — Nous profiterons de cet emplacement commercial pour exposer, à la grande vitrine qui donne sur la voie publique, tous les ouvrages que nous produisons, Illustration Européenne, Musée du Jeune Age, Bible et Histoire

des Croisades, illustrées par Gustave Doré, etc., etc.

Nos bureaux seront donc placés dans une situation centrale, d'un accès facile, et qui est appelée forcément à devenir une des meilleures et des plus prospères de la ville de Bruxelles.

Nous serons fixés dans nos nouveaux locaux à partir du 15 mai 1879.



UNE SCÈNE D'ÉCOLE PRIMAIRE. — LE SOUFFLEUR, D'APRÈS M. F. HIDDEMAN
(Photographie de la Société Photographique de Berlin.)

NOS GRAVURES.

UNE SCÈNE D'ÉCOLE PRIMAIRE. — LE SOUFFLEUR.

„M. L'inspecteur va venir!... M. l'inspecteur est là!...”

Tels sont les mots que maître et écoliers répètent à l'envi. (Le fait est déjà ancien.)

Il entre; le voilà assis sur l'antique chaise de cuir, qui, chaque année, à pareille époque, sort à cet effet de la poussière et de la solitude où elle est reléguée.

L'instituteur aussitôt appelle quatre élèves, qui passent pour les meilleurs de la classe; craintifs et tremblants, ils sont là devant ce vieux prêtre, dont le nom n'a cessé depuis un mois de retentir, terrible et menaçant, à leurs oreilles.

Les trois premiers ont passablement répondu aux questions posées, et déjà commencent à se familiariser avec ce personnage, qu'ils craignent comme une espèce d'ogre. Et pourtant, sa noble figure, encadrée d'une vénérable chevelure blanche, ne respire que bonhomie et douceur; il a passé sa vie au milieu des enfants et sait qu'on n'obtient rien d'eux par la colère et une excessive sévérité.

Aussi, au lieu de se fâcher, adresse-t-il de paternelles exhortations à ce petit campagnard, qui reste les yeux baissés et la bouche fermée devant un problème d'arithmétique, que le maître, à l'occasion de la visite de M. l'inspecteur, s'est exténué à expliquer et à démontrer. Car il comptait sur cette question pour donner une haute idée de son enseignement et recevoir les éloges les plus chaleureux.

L'effet attendu ne s'est pas produit, hélas! l'élève continue à rester muet; en vain le pédagogue lui fait des signes et roule de gros yeux remplis de colère et de menaces; un de ses compagnons, de son côté, tâche de lui souffler quelques mots d'explication; rien n'y fait; il n'entend plus, il ne voit plus; c'est une défaite complète pour le vieil instituteur et pour toute sa science.

Attendez le départ de l'inspecteur, ce sera une pluie drue d'épithètes faciles à deviner!

LA VISITE.

Ce qui trappe tout d'abord les regards dans ce tableau, ce sont ces immenses chapeaux gibus, qui surmontent la tête de ces deux habitantes de Tyrol, pays où les femmes s'affublent d'un genre de coiffure propre aux hommes; mais que voulez-vous, c'est la mode; cette modèlè n'est pas plus ridicule que la nôtre et en tout cas n'enlève rien à la beauté des filles.

C'est aujourd'hui le premier anniversaire de la naissance de l'enfant de ces braves habitants des montagnes. Les deux tantes, dont l'une est la marraine, sont venues dans leurs plus beaux costumes du dimanche, fêter cet heureux événement et se réjouir avec les parents.

Pour éveiller l'attention de son filleul et attirer ses premières caresses, la marraine lui présente une succulente poire, toute dorée par le soleil, et qu'il prend avec de grands éclats de joie. L'enfance est si facile à contenter! Mais ceci n'est que le commencement, et d'autres friandises, jouets, etc. apparaîtront tout à l'heure à ses yeux émerveillés.

La mère s'extasie avec lui, et le père, en savourant sa pipe, contemple la scène avec un sourire de satisfaction, tandis que le chien, prenant part à l'allégresse de la famille, vient à sa manière souhaiter la bienvenue aux visiteuses et réclamer aussi un peu d'attention pour lui.

UNE SURPRISE.

Que fait donc cette belle dame, au costume si coquet, un doigt sur la bouche, dans l'attitude de la statue du silence?

Pourquoi prend-elle tant de soin à se cacher avec sa fille, derrière le mur du jardin, au risque de détruire ce verdoyant parterre de fleurs?

Ah! je m'en vais vous le dire.

Madame est allée passer quelques semaines chez sa vieille mère, et ne doit rentrer qu'à telle date.

Un matin, elle apprend par la voie des journaux

que son mari est nommé bourgmestre de la commune où est située leur maison de campagne.

Il lui écrit le lendemain, que les principaux habitants du village s'apprentent à lui offrir une petite fête, à l'occasion de sa nomination, et termine ainsi sa lettre: „Mon plus vif désir serait de voir, par ta présence, relever cette petite fête tout-à-fait intime; mais comme tu es si heureuse de te trouver auprès de ta mère, je te permets de jouir pour quelque temps encore de ce bonheur.”

Pour récompenser son époux de cette bienveillante attention, elle hâte son retour, arrive au jour fixé pour la fête, laissant ignorer son arrivée précipitée.

Et vous la voyez là, se cachant derrière le mur du parc et attendant que tout le monde soit entré au salon, pour venir se mêler aux villageois, sans être vue.

Oh! quel coup de théâtre ce sera quand Madame viendra à son tour remettre son bouquet et adresser ses félicitations au nouveau magistrat municipal, qui croyait sa femme bien loin de lui.

Certes, il sera ce jour-là doublement heureux: et de la fête dont il est l'objet, et de l'agréable surprise que sa chère épouse vient de lui faire.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — De l'abus qu'on fait du mot destinée. — Réponse de H. de Villemessant à une provocation en duel. — Un homme incapable d'écouter. — Se faire mourir pour vivre. — Curieuses métamorphoses. — Un point d'orgue utilisé par un ivrogne. — Petite note sur l'histoire du présent mois. — Ce qui sourira à bien des lectrices. — Une montre volée que son propriétaire refuse de reprendre. — Deux diagnostics certains. — Une alternative.

Il est un mot que nous entendons sans cesse retentir à nos oreilles: C'est le mot destinée.

Il me semble que le sujet mérite que je m'y arrête un peu.

Certes, on ne peut douter qu'il y ait une destinée, c'est-à-dire un grand enchaînement de causes et d'effets, qui conduit tout vers un but que notre œil ne peut apercevoir; mais ce que les hommes appellent „leur destinée” est autre chose et doit être expliqué différemment.

Notre destinée n'est pas dans les événements, elle est dans notre caractère, dans l'entraînement involontaire de nos esprits, dans une volonté ferme et constante portée sur un seul point, et formée de la réunion de tout ce que nous éprouvons.

Cet entraînement est, en effet, une sorte de pouvoir contre lequel tout vient se briser.

Raison, remontrances, intérêt personnel, rien n'arrête réellement ce torrent qui poursuit sa course à travers les écueils, comme poussé par un ascendant supérieur.

C'est ainsi que l'on voit des gens se précipiter malgré tout à leur perte, d'autres s'élever, en dépit des obstacles, à une hauteur que l'on ne peut comprendre; mais, quoi qu'il puisse leur arriver, ce ne sont pas les événements qui se déchainent pour ou contre eux; ce sont eux, au contraire, qui profitent des moindres événements pour arriver au but qu'ils ont toujours devant les yeux.

Ce n'est pas la destinée qui les pousse, c'est une force qui est en eux, qui provient d'eux, de leurs dispositions morales, de leur organisation peut-être; une force dont les effets, nécessairement bornés et passagers, finissent avec eux.

Laissons donc au Mahométan fataliste la signification que tant de gens attachent à ce mot fameux.

* *

Rien ne prouve mieux la vérité des réflexions précédentes, que l'existence de H. de Villemessant, devenu un des rois du journalisme moderne dans les conditions les plus défavorables où la destinée puisse placer un homme, car il était sans nom de famille, il reçut à peine une instruction primaire et débuta par être placier.

Sait-on bien qu'il a dû une grande partie de ses succès à son incomparable aplomb, dont voici une preuve entre cent mille:

Un jour, le comte de X... vient se plaindre

à lui, — c'était la troisième fois, — d'un article qui semblait dirigé contre une femme éperdument aimée et couverte d'une protection résolue aux dernières extrémités pour se faire respecter et craindre. Villemessant avait, à deux reprises déjà, donné les assurances les plus positives qu'il n'avait aucune intention d'être désagréable à la dame dont il était question.

Cette fois, il comprit du premier coup que de nouvelles protestations auraient peu de chance d'être encore acceptées; aussi s'empressa-t-il de prendre la parole, pour ne pas laisser à une protestation inévitable le temps de se produire:

— Je vous attendais, monsieur le comte, non parce que M^{me} Z... a été attaquée par Figaro, mais parce que je pressentais que l'initiale de son nom, imprimée pour désigner une autre personne, appellerait votre attention et exciterait vos susceptibilités. Eh bien, M. le comte, je dois vous dire que, cette fois, je suis tout-à-fait décidé à me mettre à votre disposition.

Où, continua-t-il, depuis quelque temps, beaucoup de gens rôdent autour du Figaro et semblent manifester l'intention de chercher querelle à son rédacteur en chef. Il est bon nombre de ces individus que je n'ai nulle envie de m'associer et par qui je serais très-humilié d'être occis. Tandis que vous, qui êtes militaire, noble, décoré, vous qui vous êtes battu dans la dernière guerre comme un lion, vous qui appartenez au meilleur monde, vous faites parfaitement mon affaire et m'allez comme un gant. Si vous me couchez sur le carreau, ce sera bien de l'honneur pour moi. Mais si je vous tue, voyez un peu quel avantage!... Quand on viendra me provoquer en duel, je montrerai les breloques de mon gilet et je dirai: „Regardez bien cette tête pendue à la chaîne de ma montre, c'est celle de M. le comte de X... Vous pensez bien, mon cher, qu'après avoir abattu une pareille pièce, je ne vais plus à la chasse aux lapins... Ainsi donc, bonsoir... je ne vous reconduis pas.”

Il n'y avait pas moyen de garder son sérieux devant une pareille argumentation. Le comte de X... partit d'un éclat de rire, prit son chapeau et sortit, après avoir serré la main de l'homme dont peu auparavant il voulait prendre la vie.

* *

L'aplomb de Villemessant, cet aplomb inouï, qui l'a sauvé de tant de pas difficiles et qui l'a rendu maître de tant de situations délicates, cet aplomb ne l'abandonnait complètement que dans un seul cas... c'est quand il écoutait.

Cela lui arrivait rarement, il est vrai, mais comme il avait l'air penaud alors!

Le plus souvent, il parlait, il parlait toujours, sans points, ni virgules, comme un roman chinois.

Quelqu'un prétendait un jour, devant un de ses amis intimes, l'avoir vu la veille à l'Opéra-Comique.

— C'est impossible, dit l'ami; il était aux Français. Le connaissez-vous? — Pas trop; mais on m'a bien assuré que c'était lui. — Que faisait-il? — Il était dans le couloir des premières avec Méry, qui lui parlait avec vivacité. — Et il écoutait? — Sans doute. — Il écoutait!... ce n'était certainement pas lui.

* *

Mourir à la peine pour ramasser beaucoup de richesses, est aujourd'hui la règle commune. Il faut bien avoir de quoi vivre après sa mort.

— Si j'avais cinq mille livres de rente, me disait un de mes amis, il y a vingt ans, je vivrais tranquillement à la campagne.

Ses vœux ont été bien dépassés, car il jouit aujourd'hui de quarante mille francs de rente.

Or, il les risque dans des entreprises industrielles pour en avoir quatre-vingts. Arrivé là, il sera encore bien loin de son compte, car le moyen d'être heureux, si l'on n'a pas cent mille écus au moins à dépenser par an?

Et il les aura, dût-il travailler comme un nègre jusqu'à la fin de sa carrière.

En vérité, quand on pense aux principales préoccupations de l'homme, on croirait que sa vie ne doit jamais finir.

* *

Je viens de lire dans un grand journal, à propos de coups de revolver tirés contre un souverain : „L'assassin a trempé son arme dans les eaux froides de la politique, mais ces eaux sont-elles donc taries et ne deviennent-elles pas, au contraire, un torrent propre à transformer en poignards les hommes qui s'y plongent ou qu'on y plonge tous les jours.”

Voilà de singulières métamorphoses, et Ovide, qui s'y entendait, aurait bien ri d'un revolver trempé dans les eaux froides de la politique, et des hommes qui se transforment en poignards en se plongeant dans les dites eaux !

* *

Vous qui, dans vos festoyements avec la dive bouteille, avez creusé jusqu'au tuf et étudie à fond par voie d'absorption tous les modes de beuverie transcendente, auriez-vous trouvé ceci :

Le comte V. D. S. a depuis dix ans un domestique qu'il laisse parfois aller au théâtre. Si le dit domestique n'avait que cette passion-là ! Mais son maître le soupçonne fortement de boire son vin. Et cependant, soit insouciance, soit faiblesse, il lui livre les clefs de la cave. — Toutefois il lui a posé naguère une condition : c'est que le maraud chantera dès qu'il sera descendu jusqu'au moment où il sera remonté.

Voilà notre homme bien perplexe, n'est-il pas vrai ?

Comment boire un seul verre de vin dans de pareilles conditions ?

Eh bien ! il a trouvé moyen d'en boire trois.

Il a vu jouer la Favorite et s'est rappelé le fameux chœur des courtisans, quand voyant „Fernand” épouser Léonor ils lui tournent le dos en chantant : „Qu'il reste seul !...”

C'est ainsi que notre ivrogne entonne...

Et il boit ses trois verres pour compter les trois temps traditionnels. Une, deux, trois, et continue effrontément à plein gosier :

.... „Avec son déshonneur !”

* *

Une petite note sur l'historique du mois dans lequel nous sommes :

Autrefois, à Rome et dans toute l'Italie, des troupes de jeunes filles sortaient de la ville le premier mai au point du jour et allaient en dansant au son des instruments champêtres, cueillir dans la campagne des rameaux verts. Elles les rapportaient à la ville avec la même gaieté, les attachaient aux portes des magistrats, de leurs parents, de leurs amis ; ce jour était un jour de plaisir, la joie était générale. Chacun avait son „mai,” c'était le signal de la fête qui illuminait un beau soleil, c'était la parure du moment. En célébrant ainsi le retour du beau temps, ces jeunes filles rendaient honneur à la déesse Maia, mère de Mercure, chargée d'introduire la belle saison.

Cet usage se répandit bientôt dans toute l'Europe ; de là l'origine de ces arbres verts ornés de fleurs, que les jeunes gens plantent encore, dans certaines localités, devant la demeure de celles dont ils recherchent la main.

Le XV^e siècle rappelle à notre mémoire une coutume fort curieuse qui portait le nom de „Tableau de Mai.” Elle consistait en tableaux que la Confrérie des Orfèvres présentait à la Vierge dans les cathédrales.

A la fin du siècle dernier, subsistait en Provence et en Languedoc une coutume semblable à celle qui se faisait à Rome. Le premier mai, on habillait une jeune fille comme la déesse Maia, et on la décorait de riches ornements.

* *

Il faut bien que de temps en temps nous disions ici quelque chose pouvant intéresser directement le beau sexe. Or, nous sommes certains que les considérations suivantes seront dans ce cas.

Tout est compensation dans le monde : si vous n'avez pas reçu les faveurs de la beauté, vous devez posséder celles de l'esprit, ou, mieux encore, les qualités du cœur. La laideur peut se comparer à une boîte qui renferme des diamants, qu'on n'expose pas, afin de les conserver plus précieusement.

Des hommes de génie, des héros en sont la meilleure preuve.

La difformité d'Esopé est bien connue ; Socrate avait les yeux enfoncés, un nez en pied de marmite, la physionomie désagréable ; Scarron, Florian, Mirabeau, Delille, furent dédommagés de leur laideur par la puissance de leur talent. Le comédien anglais Mathews était aussi laid que Lekain, son rival de gloire.

Citons parmi les femmes célèbres M^{lle} de Scudéri, M^{me} de Staël, M^{lle} Duchesnois, la grande tragédienne. Si elles ont été disgraciées du côté du visage, la postérité les couronne d'une auréole de beauté.

Vous avez certainement dansé avec une jeune fille qui s'arrogeait le droit d'être peu aimable, parce qu'elle était belle. Elle rêvait une riche alliance, et elle se repent aujourd'hui, mais trop tard, de s'être montrée si difficile. Sa beauté lui a été nuisible. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

La flatterie corrompt la beauté qu'on élève sur un piédestal, et à laquelle on donne un orgueil insupportable ; c'est pourquoi une jolie femme court le risque d'être légère et coquette. Une personne laide cherche naturellement à remplacer les avantages de l'extérieur par ceux de l'intérieur, et finit par captiver l'affection. On se base sur la beauté, on s'accoutume à la laideur.

Si je suis laid, je n'ai pas à regretter un changement de décor ; et, dans les jours déjà assez tristes de ma vieillesse, des gens mal appris et peu charitables ne viendront pas encore m'attrister par ce sot compliment :

— Combien vous êtes changé !

Il est préférable de n'avoir jamais possédé un bien que de le perdre.

Une femme laide est recherchée et choyée par son sexe ; la raison est toute simple : c'est qu'elle ne porte aucun ombrage.

La laideur est rarement au grand complet, une main effilée, une taille fine, un son de voix harmonieux enfin un je ne sais quoi, font oublier les défauts du visage. Une étoile scintille parfois dans un ciel sombre. D'ailleurs, le progrès trouve chaque jour de nouveaux expédients pour nous embellir, — ou du moins pour nous rendre moins laids.

* *

Une impression de voyage rapportée de Madrid, par un industriel que ses affaires avaient appelé en cette ville.

„J'étais entré, nous dit-il, dans une boutique de „dulces” avec un gros négociant de San Jeromino, pour y manger quelques confiseries ; car, en Espagne, la „dulceria” est comme le café ou le pâtisseries chez nous.

Il y a égalité complète à la dulceria : les plus grands seigneurs y sont souvent coudoyés par la manola ou par le drôle le plus dépenaillé.

Un de ces grands diables de Galiciens ou de Catalans, qui font le métier de commissionnaires, entre, la cigarette aux lèvres, achète un morceau de sucre candi, le paie et, en se retournant, nous demande l'aumône avec l'air d'un pur hidalgo descendant du Cid pour le moins. Mon gros négociant lui donne un sou et le drôle sort de la boutique.

Quelque temps après, mon compagnon voulut vérifier l'heure à sa montre : sa montre avait disparu. C'était un objet de grande valeur, avec une chaîne colossale, une véritable montre de parvenu. Il crie comme un diable et court pour se plaindre chez l'alcade, où je l'accompagne. — C'est l'hidalgo de la dulceria, lui dis-je, je le jurerais.

Par un de ces hasards qui se rencontrent fréquemment dans les pays où il y a beaucoup de vagabonds, des alguazils amenaient un prisonnier chez l'alcade ; on venait de le prendre en flagrant délit de vol d'une moitié de mouton qu'il avait fourrée sous son manteau.

On le fouille, et l'on trouve sur lui plusieurs montres, parmi lesquelles figurait celle du négociant ; nous la reconnaissons aussitôt l'un et l'autre.

— Votre montre est-elle parmi celles-ci ? demande l'alcade au négociant, qu'il connaissait fort bien. Le volé examine les montres, relève la tête vers le bandit qui avait les bras croisés, balbutie quelques mots d'excuse et m'entraîne au-dehors en disant que sa montre n'est pas là.

Il devait y avoir là un mystère. J'en eus

bientôt l'explication. — J'ai échangé un regard avec le voleur, dit le négociant, et dans son œil il y avait cette menace : „Si tu me dénonces, je te tue...” Il le ferait une fois libre, et j'aime mieux la vie que ma montre.

C'est donc pour cela que les voleurs ont si beau jeu dans la capitale des Espagnes, et autres villes de ce pays fortuné.

* *

Deux jugements qui peuvent être portés à coup sûr, et rendus en huit vers pleins d'originalité :

Lorsqu'entendrez femelles jaboter,
Contre donzelle à la sage conduite,
Dites : „Ses yeux sont donc à redouter !”
Quand verrez sots s'attrouper, s'ameuter,
Contre quelqu'un, qui point ne s'en irrite,
Et qui d'ailleurs sait bien se comporter,
Dites alors, même sans hésiter :
„Cet homme-là doit avoir du mérite !”

* *

Paroles d'un bon vieillard qui a siégé longtemps dans une de nos assemblées parlementaires :

„La plupart des polémiques et des disputes que j'ai entendues sur les affaires publiques, avaient moins pour objet de savoir comment on serait gouverné, — que de savoir qui gouvernerait.”

Bien vrai et bien profond !

JEAN-LE-BU FINEUR.

SCIENCE ATTRAYANTE.

L'ORGANE DE LA VUE ÉTUDIÉ SUR UN ŒIL DE VEAU.

Rien d'admirable et de merveilleux comme le mécanisme de la vision. Pourtant, peu de personnes le connaissent. Voilà pourquoi nous allons signaler une expérience facile, qui permettra à chacun de s'en rendre compte, — au moyen d'un œil de veau, rien que cela !

C'est une vérité constante que tout objet éclairé et placé devant l'œil se peint au fond de cet organe dans une situation renversée. Cependant on croit voir les objets droits : c'est que l'on confond mal-à-propos l'impression qui se fait sur l'organe, avec le jugement de l'esprit qui la suit. Regarder et voir sont deux choses différentes ; en vain un objet vient-il se peindre dans notre œil, si l'impression qu'il reçoit n'excite on ne réveille en nous l'idée de la présence de cet objet et ne nous porte à juger de son étendue, de sa situation, de sa distance, de sa couleur, de ses mouvements, etc.

* *

Pour se convaincre de ce que nous venons de dire, — que les objets se représentent toujours renversés dans nos yeux, — il faut fermer la porte et les fenêtres d'une chambre pour la rendre bien obscure, pratiquer, à un des volets, un trou rond, de cinq à six lignes de diamètre, et y appliquer par sa partie antérieure un œil de bœuf, de veau ou de mouton bien frais, dont on ait enlevé tous les téguments, à la réserve du dernier qui touche immédiatement l'humeur qu'on nomme „vitrée.”

Si cette préparation est bien faite, et qu'on prenne soin de ne point changer la forme naturelle de l'œil en le pressant, ceux qui seront dans la chambre verront fort bien sur le fond de cet œil, et dans une situation renversée, les objets extérieurs qui seront bien éclairés, avec tous leurs mouvements et leurs couleurs naturelles.

* *

Lorsque cette expérience sera faite, on sera peut-être curieux de disséquer cet œil pour connaître les principales parties de cet organe.

C'est pourquoi nous allons joindre ici les détails nécessaires pour la dissection de l'œil de bœuf, de veau ou de mouton.

D'abord, il est nécessaire que l'animal soit nouvellement tué, et, en en demandant l'œil au boucher, il faut lui recommander de ne pas couper le nerf trop près du globe, et s'il faut le garder jusqu'au lendemain, tenez-le plongé dans de l'eau claire pour en entretenir la souplesse.

Après avoir ôté avec des ciseaux les graisses et les chairs qui couvrent le premier tégument, on aperçoit le „nerf optique,” qui se trouve pour lors à nu; ensuite ayant placé l'œil dans une espèce de bilboquet de bois, ou de quelqu'autre matière solide, de façon que la „cornée transparente” soit tournée en haut, vous enlèverez cette partie en la cernant tout

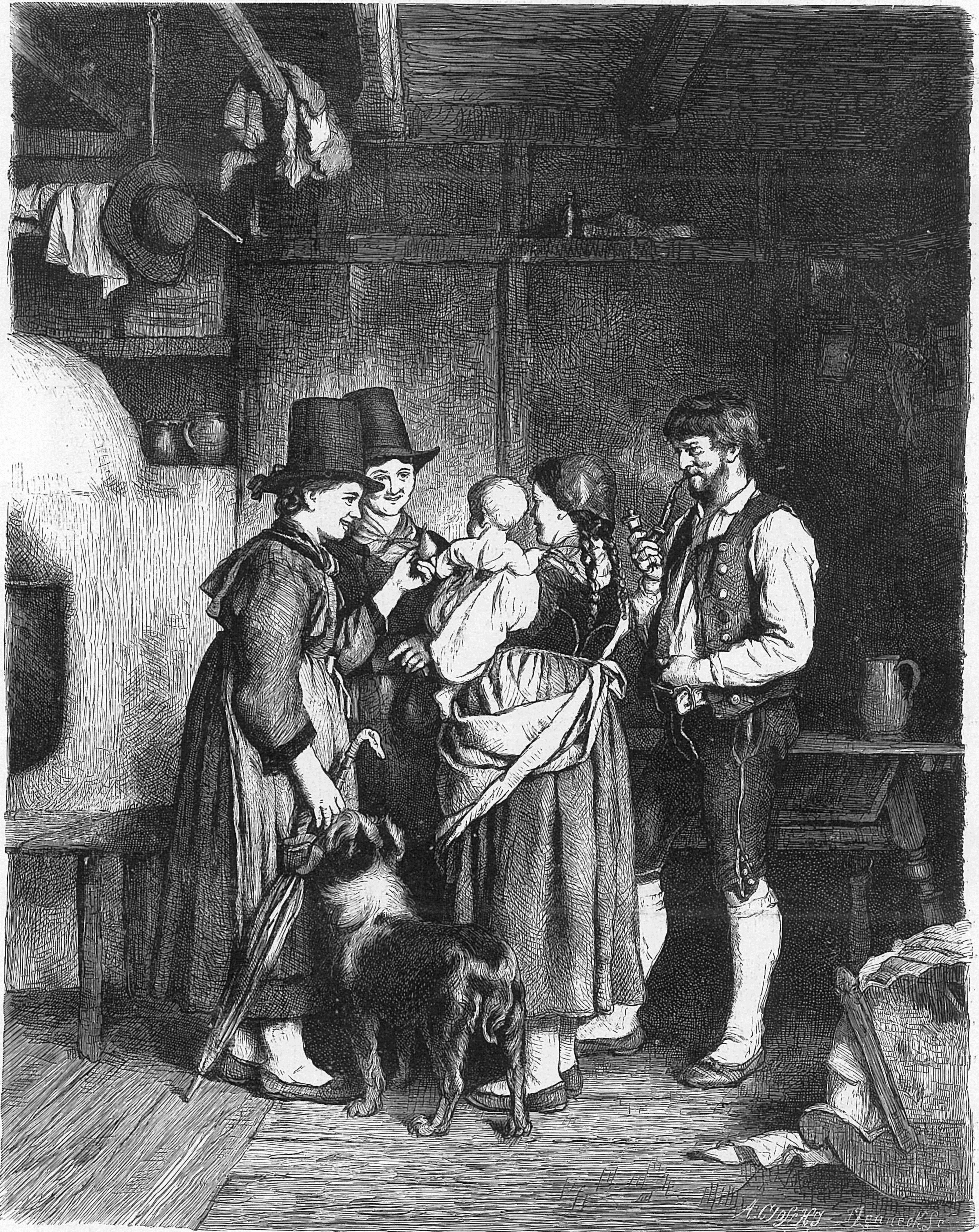
autour avec des ciseaux fins; vous reconnaîtrez qu'elle a la consistance et la transparence de la corne, et que son épaisseur est composée de plusieurs lames qu'on peut séparer, quoiqu'avec peine.

Immédiatement après l'ouverture de la cornée transparente on voit sortir une liqueur aussi claire que l'eau commune : c'est celle qu'on

nomme „humeur aqueuse. „Avec la cornée on enlève ordinairement „l'iris,” qu'on distingue beaucoup mieux, avec la „pupille” qui est au milieu, quand on l'étend au fond d'une assiette de faïence remplie d'eau.

* *
*

En pressant l'œil extérieurement avec les



LA VISITE, D'APRÈS M. FRANZ DEFREGGER.

doigts, on fait sortir le „cristallin” qu'on peut reconnaître séparément.

Après cela, on renverse l'œil sur une assiette pour faire sortir „l'humeur vitrée,” et quand l'œil est ainsi vidé, on peut voir les ligaments „ciliciaires” sur la partie antérieure de l'humeur vitrée.

On observe la „retine” qui est une membrane molle et très délicate se présentant la première quand l'humeur vitrée est sortie. On voit ensuite la „choroïde” distinguée par le lisse et les couleurs de son tissu; enfin il est facile avec un peu de soin et d'adresse de séparer

celle-ci de la „sclérotique.”

Ces points constituent la charpente générale de l'œil.

Voilà, en dehors de tout appareil scientifique, un moyen fort simple de connaître le plus étonnant de nos organes physiques. Dr V. O.

CE QUE LES PIÈCES DE SHAKESPEARE
LUI RAPPORTAIENT.

On a souvent supputé ce qu'ont pu gagner

avec leur plume les grands écrivains de diverses époques et de divers pays. Jusqu'ici on ne savait pas grand'chose sur ce chapitre, en ce qui concerne Shakespeare. — Il était réservé aux investigations d'un savant Anglais, M.

Payne Collier, auteur d'une histoire du théâtre d'Angleterre, de nous faire connaître la véritable situation de la fortune de ce grand homme qui, en définitive, n'eut pas plus à se plaindre de son époque que les bons écrivains ac-



UNE SURPRISE, D'APRÈS M. H. BURGERS.

tuels n'ont à se plaindre de leurs contemporains. Deux liasses de vieux papiers officiels qui avaient appartenu au garde des sceaux de la reine Elisabeth, grand-chancelier sous Jacques I^{er}, lord Ellesmere, n'avaient pas été

compulsées depuis l'époque où le chancelier lui-même les avait scellées du sceau officiel; lord Francis Egerton permit à M. Collier de consulter ces vieux documents, qui lui ont donné des résultats pleins d'intérêt.

Ainsi, dans les pétitions adressées à la cour par la compagnie d'acteurs dont Shakespeare faisait partie, on aperçoit clairement la progression suivie par la fortune du grand poète. Dans la première de ces pétitions, son nom

est placé le douzième; en 1596, dans la seconde, il apparaît le cinquième; enfin, en 1603, la patente que lui accorde le roi Jacques, le nomme le second.

Lorsque la corporation de Londres, dominée par des sentiments de puritanisme exagéré, voulut chasser tous les acteurs de ses domaines, et proposa de leur acheter leurs propriétés, il fallut estimer non-seulement le capital appartenant au théâtre, mais la part de chacun des propriétaires; or, d'après les nouveaux documents retrouvés par M. Collier, celle de Shakespeare, inférieure seulement à celle de Burbadge, son camarade, s'élevait à 1,433 liv. sterling, qui équivaldraient aujourd'hui à 7,000 liv. sterling (175,000 francs). Le montant total de l'indemnité réclamée par les divers actionnaires et propriétaires du théâtre de Blackfriars, s'élevait à 7,000 liv. st., et, d'après la plus-value actuelle du numéraire, cette somme représente au moins 35,000 liv. sterl. (870,000 frs.)

* * *

Suivant les calculs de M. Collier, le revenu de Shakespeare, en 1608, c'est-à-dire à l'époque où il avait produit presque tous ses chefs-d'œuvre, équivalait au moins à 300 liv. st. de cette époque, c'est-à-dire à 1,500 liv. sterling (37,500 frs.). Certes, peu d'auteurs dramatiques, Scribe et Alexandre Dumas exceptés, ont réalisé de nos jours un aussi beau revenu.

Il paraît du reste que la prospérité de Shakespeare, résultat évident de son talent et de son économie, excitait la jalousie de ses confrères les poètes, car Daniel, l'auteur de sonnets si célèbres à cette époque, écrit à lord Ellesmere une lettre dont M. Collier cite plusieurs passages fort curieux. „On veut, dit-il, d'après la requête de quelques gens de cour, donner à un homme de théâtre la place que Votre Excellence m'a promise de „master of the revels" (intendant des menus plaisirs); si l'on avait choisi mon bon ami, M. de Rayton, je n'aurais pas murmuré, car il aurait rempli cette place très-honorablement; dans mon humble opinion, il n'est pas convenable qu'elle soit remplie par un homme dont les pièces se jouent à Londres tous les jours, qui lui-même fait partie de la troupe de Sa Majesté, qui fait des gains considérables et qui est propriétaire d'un théâtre; se serait l'obliger à être souvent arbitre dans sa propre cause."

En effet Shakespeare n'obtint pas cette place, ce fut Samuel Daniel qui l'occupa.

De ces incontestables documents relatifs à la situation pécuniaire du plus grand écrivain que l'Angleterre ait produit, que résulte-t-il? Que dans presque toutes les époques le génie a conquis sa place et arraché à la société la plus indifférente, non-seulement une stérile estime, mais le bien-être et l'aisance, toutes les fois que l'ordre et l'économie ont réglé les mouvements de sa vie matérielle.

Un acteur, au seizième siècle, était le plus méprisé des baladins, et n'obtenait pas beaucoup plus de considération qu'un danseur de corde de nos places publiques n'en obtient aujourd'hui. Cependant nous voyons Shakespeare près de l'ami de lord Southampton, obtenir la faveur de la reine Elisabeth, et mourir riche propriétaire dans sa petite ville natale de Stratford-sur-Avon. Z.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Je viens de goûter d'un excellent élixir, qualifié de longue vie par la personne qui en possède le secret. Ce secret m'a été confié, et je ne veux pas le tenir sous le boisseau.

Faites infuser, dans deux litres d'eau-de-vie à 22 degrés, pendant huit jours, 45 grammes d'aloès et 6 grammes de poudre de gentiane, de zédoaire, de rhubarbe, d'agaric blanc, de cannelle et de thériaque, et filtrez ensuite à travers un papier. Quant au sucre, c'est votre affaire.

Cet élixir se conserve indéfiniment et est considéré, à juste titre, comme un excellent stomachique, vermifuge, vulnéraire, et, par conséquent, très-convenable pour rétablir les

organes digestifs et les intestins; il se donne aussi à la suite de toute forte impression, pour éviter le trouble qui peut survenir dans le système nerveux.

On le prend ordinairement par cuillerée à bouche ou par petit verre à eau-de-vie, le matin à jeûn. On peut en user trois fois dans la journée en cas de besoin.

Cela est pour l'utile; voici pour l'agréable:

On peut obtenir des dessins fort variés avec des feuilles de toutes espèces d'arbres; mais, en général, pour obtenir de l'effet, on doit choisir les feuilles les plus larges et celles dont la forme doit s'accorder le mieux à la destination du sujet que l'on veut reproduire; le goût, l'idée, la bizarrerie ou le caprice permettent de varier à l'infini ces sortes de dessins, qui, par leur originalité, sont souvent d'un très-bel effet.

On coupe à l'aide d'une paire de ciseaux, un dessin quelconque dans une feuille de papier, soit un chiffre ou tout autre objet, conservant plein tout ce qui doit offrir le même aspect sur la feuille d'arbre; la feuille bien étendue, on y place le dessin, puis, à l'aide d'une brosse rude, on frappe la feuille avec les soies de cette brosse, qui s'introduisent entre les nervures de la feuille et en chassent tout le tissu cellulaire; toutes les nervures de cette feuille étant à jour, on enlève son papier, et l'on voit un dessin très-bien fait sur un réseau de fort belle dentelle.

Avec un peu de patience et d'habitude, on acquiert une dextérité très-grande à ces sortes d'ouvrages, qui s'offrent comme délassement aux personnes qui passent la belle saison à la campagne.

ÉLOY.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

(Suite, voir page 207.)

VII.

René et Féréol, bien restaurés, se mirent donc en route pour Rouge-Cloître, et hâtèrent le pas afin d'y arriver avant la nuit.

Il s'agissait, nous le savons, de se faire admettre au château, sans se donner à connaître ni l'un ni l'autre; mais à mesure qu'ils avançaient, le prétexte leur semblait de plus en plus difficile à trouver. Se faire passer pour des voyageurs égarés et affamés, le moyen aurait été bon au temps jadis, alors que les auberges étaient très-rares dans les campagnes, et que les châteaux pratiquaient largement et en toute confiance les lois de l'hospitalité. Or, ce n'était pas le cas ici; il s'agissait d'une demeure abandonnée, devenue légendaire, et où un octogénaire vivait depuis de longues années, pour ainsi dire à l'état d'ermite.

L'embarras de nos deux personnages était donc très-grand, quand Féréol se frotta le front, comme à la suite d'une inspiration soudaine.

— J'ai trouvé! dit-il, et c'est quelque chose d'infailible.

Et il se mit à exposer à son compagnon le plan qu'il venait d'imaginer.

— C'est parfait, dit celui-ci au comble de la satisfaction; maintenant, nous sommes certains d'atteindre notre but. Comme vous l'avez dit, cousin, ce sera une étrange aventure.

Peu après, on s'engagea dans un chemin inégal, pierreux, et qui, pendant la saison des pluies, servait de lit à un torrent.

Tout-à-coup, Féréol tomba en poussant un cri.

— Qu'est-ce? demanda le jeune comte.

— J'ai glissé, là, sur ce bloc et... Aïe, aïe, aïe!... quelle horrible douleur j'éprouve ici.

Et il montrait le bas de sa jambe gauche.

René se précipita vers lui, se courba, releva son pantalon et dit:

— Il n'y a rien de cassé, ce sera peut-être une entorse.

— Oui, oui, une entorse... mais j'éprouve un mal d'enfer.

Il essaya de se relever et se laissa retomber sur le sol.

— Mon Dieu, impossible de faire un pas... que vais-je devenir dans cette solitude...

— Oh, soyez tranquille, cher cousin, je ne vous abandonnerai pas; j'irai chercher du secours. Mais que vois-je, un peu plus loin, au milieu de ce bouquet d'arbres?... une petite maison!

— C'est vrai, dit le mauvais garnement, Dieu soit béni. Allez-y, mon jeune ami, et amenez une brouette, une civière, n'importe quoi... Il y aura probablement quelqu'un là pour vous aider à m'y transporter.

René se mit à courir vers l'habitation, pendant que le fourbe se disait:

— Admirablement réussi, car je commençais à me demander comment je ferais pour ne pas devoir l'accompagner. Maintenant, il ira seul, et j'ai tout prêt un excellent alibi, dans le cas où l'ami Alfred ferait des siennes et se trouverait pincé.

Quelques instants après, Féréol était transporté dans une petite métairie très-propre, occupée par un jeune ménage qui accueillit le prétendu blessé de la façon la plus sympathique. Celui-ci demanda un seau d'eau pour y plonger le bas de sa jambe, car c'était bien, disait-il, une entorse qu'il avait, et le moyen était des plus efficaces, en attendant.

Pendant ce temps, il dit à son compagnon:

— Je vois que je suis chez de braves gens qui auront soin de moi; il est inutile que vous restiez ici. Ne vous attardez donc pas davantage, exécutez votre projet et revenez demain matin me retrouver, car je suis avide d'avoir des nouvelles...

René hésita.

— Non, dit-il, mon devoir est de demeurer auprès de vous; d'ailleurs, je n'aime pas à aller seul.

— Bah! songez donc que c'est le moyen d'être reçu. Je réfléchis... A nous deux nous aurions peut-être pu inspirer de l'ombrage...

Le jeune comte hésita encore quelques instants.

— Au fond, dit-il, c'est vrai; ma présence ici ne peut vous être utile à rien, et Dieu sait pour combien de jours vous en aurez. Allons, cher cousin; bon courage, je vous quitte, et demain je viendrai vers vous au plus tôt.

Là-dessus, après avoir fait diverses recommandations aux gens de la maison.

Cinq minutes après, un homme y entra, demandant à allumer sa pipe.

Ce n'était autre qu'Alfred de Tronsac, dit de Tranoy, déguisé, comme nous le savons, en marchand de bœufs, et qui, depuis la station, n'avait cessé de suivre à distance les deux voyageurs. Il avait assisté à la scène de la chute et en avait compris le motif. Blotti derrière une haie, il avait vu transporter son complice et avait attendu le départ de René pour avoir occasion de se rendre auprès de lui.

Féréol, de la pièce voisine, l'avait reconnu à sa voix; il se mit à pousser des gémissements plaintifs, ce qu'entendant, le soi-disant marchand de bestiaux interrogea la femme qui le mit au courant de ce qui s'était passé.

— Une entorse! dit-il, je connais ça, j'en ai eu plusieurs; faites-moi voir l'homme.

C'est ainsi qu'il put avoir un dernier entretien avec Féréol...

La nuit était tout à fait venue quand il le quitta, pour se diriger vers Rouge-Cloître.

VIII.

L'antique demeure de ses ancêtres apparut enfin aux yeux de René, aux premiers rayons de la lune qui venait de se lever.

Pas n'est besoin, croyons-nous, d'exprimer ici le sentiment que cette vue lui inspira. Il resta quelque temps immobile, dans un état de profond réverie, pendant que des larmes coulaient de ses yeux. Mais il ne devait pas s'attarder s'il voulait être reçu.

Il longea donc l'avenue et arriva devant la grande porte d'entrée, qu'il trouva fermée. Il frappa à coups redoublés. Plusieurs minutes s'écoulèrent sans qu'aucun bruit se fit entendre à l'intérieur de la cour. Enfin des sabots résonnèrent sur le pavé et une voix de femme, passablement enrouée, demanda qui était là. Il répondit qu'il était le commis d'un homme d'affaires qui l'envoyait auprès de M. Hubert, le régisseur.

On ne lui en demanda pas davantage; il entra et se trouva en présence d'une femme d'une quarantaine d'années, portant une lanterne, et qui l'invita à la suivre.

Il monta, presque défaillant, le perron, et se trouva dans le large vestibule dont nous avons parlé au commencement de notre récit.

— Entrez ici, dit l'introduitrice, en le poussant dans un cabinet où elle laissa sa lanterne.

Il semblait au jeune homme qu'il faisait un rêve. Son émotion était telle qu'il se demanda comment il parviendrait à s'expliquer avec le vieillard sans lui inspirer de soupçon. Il se figurait que la parole allait s'étrangler dans son gosier.

Enfin des pas lourds se firent entendre sur les dalles sonores, et le bon vieux Hubert, notre ancienne connaissance, s'avança vers lui une chandelle à la main.

Les deux hommes s'inclinèrent l'un vis-à-vis de l'autre. Le régisseur attendit que le nouveau venu prit la parole. Mais comme il gardait le silence, il lui demanda :

— Que me voulez-vous, Monsieur? à qui ai-je l'honneur de parler?

— Permettez moi de m'asseoir, répondit René, en se jetant sur une chaise; j'ai beaucoup marché, je suis fatigué, j'ai mal aux pieds...

— Oh, volontiers; je m'en vais faire comme vous.

René reprit :

— Je viens vous trouver de la part de M^{lle} Eléonore de Rouge-Cloître...

Hubert fit un brusque mouvement.

— Comment! s'écria-t-il; cela est-il possible?

— Oui, je suis le premier clerc de son avocat, et à défaut de celui-ci, qui ne peut se déplacer, elle m'a chargé auprès de vous d'une mission de confiance.

— Parlez, Monsieur, oh, parlez, donnez-moi de ses nouvelles.

— Elle se porte fort bien, après tous les voyages qu'elle a faits avec son cousin, à l'infortune duquel elle se dévoue si admirablement.

Ces paroles eussent banni toute méfiance si le naïf Hubert avait pu en concevoir.

— Et qu'avez-vous à me communiquer, monsieur? demanda-t-il.

— Permettez... ainsi que je vous l'ai annoncé, j'ai marché très-longtemps, m'étant perdu dans la lande. J'ai faim, j'ai soif, je suis horriblement fatigué, j'ai besoin de repos... Vous n'êtes plus dans l'âge de la curiosité avide: voulez-vous me permettre d'ajourner notre entretien jusqu'à demain matin, d'autant plus qu'il sera très-long, très-sérieux...

— Il ne se passe rien de mauvais au moins? demanda le vieux serviteur avec inquiétude.

— Non, du tout, soyez tranquille; il s'agit d'affaires d'intérêt à régler; car, ce point, je puis vous le révéler dès maintenant: le jeune comte va probablement se marier sous peu...

Hubert joignit les mains.

— Est-ce possible, mon Dieu, est-ce possible! Et j'espère que ce sera un bon mariage...

— Ceci vous prouve, reprit René, que la conversation demandera de grands développements, et qu'il y a nécessité de la remettre à demain.

— Oui, oui, vous avez raison, Monsieur, je ne veux pas vous gêner. Tout de même, j'aurais été désireux de savoir déjà... mais je vais vous faire servir à souper et préparer un lit. Je suis seul ici avec ma vieille servante, depuis nombre d'années; je n'y reçois jamais personne, il faudra donc vous contenter de peu.

Quelques instants après, René s'attablait devant une bouteille de vin et une tranche de jambon. Il s'efforça de boire et de manger le plus possible, pour justifier sa précédente déclaration, puis il demanda à pouvoir aller se coucher.

Pendant que ceci se passait à l'intérieur du château, l'ex-forçat, après avoir rodé tout autour, franchissait le mur du parc et s'approchait à pas de loup du bâtiment principal, dont il se mit à examiner les fenêtres, plongées dans une profonde obscurité.

Tout-à-coup, une d'elles s'éclaira; elle était située au premier étage, ce qui arracha au misérable un cri de malédiction. Mais il avisa long du mur que recouvraient des espaliers, une longue échelle, et cette vue parut le calmer.

— Attendons une heure ou deux; il sera probablement endormi alors, se dit-il.

Pendant qu'il faisait cette réflexion, il vit

une lumière filtrer à travers une des persiennes qui garnissaient les fenêtres du rez-de-chaussée, persiennes qui ne tenaient pour ainsi dire plus ensemble.

Il s'approcha et regarda.

— Bravo, murmura-t-il, je m'étais trompé... c'est une autre personne qui couche là haut. Il va coucher ici, lui! il est là, je le vois.

(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE IX. — LE MÉNESTREL.

le printemps s'était envolé avec sa couronne de fleurs; déjà même les riches moissons étaient engrangées, et tout annonçait l'approche de l'automne.

Les jours et les saisons avaient beau se succéder, Aleidis de Duivenvoorde restait toujours dans le même état. Si sa maladie avait disparu, il n'en restait pas moins dans son cœur une blessure inguérissable; car les causes de cette blessure continuaient à exister dans toute leur force. Il lui était impossible d'étouffer le sentiment qu'elle ressentait pour le cher absent, et pourtant rien ne modifiait cette situation: Herman ne revenait pas.

Parfois cependant une faible lueur d'espoir venait ranimer son courage.

Koen, l'ancien chasseur du château de Horst, l'avait souvent entretenue de la profonde douleur dans laquelle était plongé le chevalier Herman de Stryen, au moment de son départ, et des circonstances étranges dans lesquelles ce départ avait eu lieu. „Son maître, disait-il, devait avoir été la victime d'une infâme machination, dont il ne se rendait pas compte, mais qui n'en était pas moins réelle.”

Quoi qu'il en fût, une chose était évidente: c'est que non-seulement Herman avait désespéré de l'amour de la jeune fille, mais que même il croyait s'être attiré sa disgrâce.

Cette idée rendait plus cuisants les chagrins d'Aleidis; elle ne pouvait supporter la désolante pensée que le pauvre chevalier végétait à l'étranger, le cœur brisé, et que c'était sa faute peut-être.

A tout cela venait se joindre pour la jeune fille un sentiment de crainte, d'angoisses même. Un danger inconnu semblait la menacer. Koen et la fidèle Rica ne lui avaient-ils pas maintes fois répété qu'ils étaient sur leurs gardes et sauraient la protéger?... Ils avaient donc des raisons pour craindre; leurs paroles, il est vrai, étaient obscures et mystérieuses, mais cependant assez compréhensibles pour lui faire entendre qu'elle avait un ennemi implacable; et pour comble de fatalité, l'absence de son père se prolongeait. Enfin la jeune fille avait comme un pressentiment que des choses graves allaient se passer.

Quel malheur pouvait donc ainsi planer sur sa tête? Le sort l'avait déjà frappée assez douloureusement par la perte de Herman; qu'avait-elle encore à redouter?

Malgré la guerre civile qui dévorait le cœur de la Hollande, le bruit n'en parvenait point dans ce coin isolé, et le pays de la Meuse jouissait d'une paix profonde; on pouvait dire que là les épées étaient rouillées dans leurs fourreaux et les cuirasses recouvertes de la poussière des salles d'armes.

Mais il restait Floris Halvenaar. Ne serait-ce pas de ce côté que le péril pouvait venir? Elle avait toujours éprouvé à son égard un sentiment de craintive répulsion. N'avait-il pas à se venger de l'échec humiliant qu'il avait essuyé auprès d'elle? C'est à lui, à lui seul que pouvaient s'appliquer les avertissements mystérieux de Koen et de Rica.

Le méchant chevalier avait, il est vrai, quitté le pays depuis plus de deux mois, laissant le château de Gilze inhabité; on l'avait aperçu bien loin sur la frontière de Hollande, occupé d'une toute autre besogne.

Aleidis aurait donc pu se croire oubliée; et cependant elle sentait que ce vague danger qui la menaçait ne pouvait venir que de

ce côté. Sans cesse avertie par ses fidèles serviteurs de se tenir sur ses gardes, elle n'osait plus s'aventurer au dehors des murs du château; les pauvres et les malades, que la jeune fille aimait tant à visiter dans leurs misérables chaumières, étaient les premiers à se ressentir de ces précautions; ils se voyaient obligés maintenant de venir jusqu'au manoir implorer l'aide et l'assistance de la bonne demoiselle.

Entretemps, septembre était arrivé; le temps était orageux; de sombres nuages envahissaient le ciel. Aleidis de Duivenvoorde, toujours pensive et triste, était assise auprès de la fenêtre de sa chambre, regardant d'un œil mélancolique les nuages que le vent du Nord chassait dans la direction du Midi; elle les suivait dans leur course vagabonde; elle était presque tentée de leur envier la faculté de pouvoir se transporter aussi rapidement dans ces belles régions méridionales, dans cette Espagne qui occupait maintenant toutes ses pensées, qui remplissait tous ses rêves; elle les chargeait mentalement de transmettre à son bien-aimé ses salutations et le témoignage de son inébranlable attachement.

Ainsi ramenée à l'objet de ses incessantes préoccupations, elle se représentait le chevalier sur le champ de bataille, se couvrant de gloire, mais aussi environné de dangers, combattant sans relâche les Infidèles avec la bouillante ardeur qui le caractérisait.

Tout-à-coup, elle pâlit; ses rêveries l'ont plongée dans une demi-somnolence; un cri étouffé s'échappe de ses lèvres; elle vient d'apercevoir la pâle figure de Herman au milieu du sang qui s'échappe d'une profonde blessure à la tête; il est par terre, renversé de son cheval; une troupe d'ennemis, auxquels il a glorieusement tenu tête, s'acharnent à l'achever.

— Oh, si cela était vrai! si c'était un pressentiment! pensa la jeune fille en tremblant de tous ses membres.

Puis, réprimant son émotion, elle s'adressa à sa suivante :

— Il fait bien froid, Rica, dit-elle.

— Quittez la fenêtre, damoiselle, le vent du Nord pénètre partout; approchez de la cheminée, je vais faire du feu.

Bientôt, une flamme bienfaisante pétilla dans l'âtre.

— Vous vous laissez encore dominer par ces sombres pensées, Mademoiselle, reprit Rica, qui avait saisi ce qui se passait dans l'âme de sa maîtresse; il faut chercher à vous distraire, à vous amuser.

— A quoi et comment? répondit Aleidis avec un profond soupir, comme si elle avait la conviction que rien désormais ne pouvait plus l'attacher à la vie.

Au même moment, un serviteur se montra dans l'embrasement de la porte restée entr'ouverte, et comme s'il eût voulu répondre à la question que venait de se poser la jeune fille, il lui dit en s'inclinant :

— Damoiselle, un ménestrel vient d'arriver ici, il demande à être introduit en votre présence.

Un ménestrel! depuis plusieurs mois il ne s'en était plus présenté, et cependant elle aimait tant la poésie, surtout dans la bouche d'un diseur habile; il semblait qu'on avait voulu respecter sa douleur; devait-elle rompre le deuil qu'elle s'était imposé? L'état de son cœur lui permettait-il d'entendre des choses gaies et de montrer un visage souriant?

Telles étaient les réflexions que fit rapidement la jeune fille.

Rica, voyant ces hésitations et désirant procurer à sa maîtresse quelques moments de distraction, s'écria :

— Un ménestrel! oh! Mademoiselle, faites-le entrer sans retard; il y a si longtemps que nous n'en avons plus entendu!

— Mais nous n'avons ici ni fête, ni joyeuse compagnie, répondit Aleidis d'un ton moitié mécontent.

— Eh bien, nous pourrions écouter d'autant plus attentivement que nous ne serons pas distraites.

La jeune châtelaine, comprenant le motif pour lequel Rica insistait, se laissa convaincre, et ordre fut donné d'introduire l'étranger.

Il arriva bientôt et s'inclina profondément devant la jeune fille.

Il portait, d'une façon aisée et agréable, le costume de sa profession : un pourpoint court, de couleur bleue, aux manches longues et pendantes, retenu par une ceinture de cuir noir, couverte de plaques d'argent; un chaperon rouge en pointe couvrait le sommet de sa tête, en laissant se dérouler librement une magnifique chevelure noire; il avait des chausses blanches et des souliers à la pointe longue et relevée, selon la mode du temps.

Il tenait à la main un luth à trois cordes, instrument dont se servaient ses pareils pour accompagner leurs chants.

Aleidis était assise auprès du foyer, ayant à ses côtés la suivante; le ménestrel resta au milieu de l'appartement, attendant l'ordre d'approcher.

— Soyez le bienvenu, dit la jeune fille d'un ton bienveillant; c'est pour nous une grande satisfaction de vous recevoir en ce lieu si tranquille et si retiré; mais, habitué comme vous l'êtes à vous faire entendre dans les cours et au sein des brillantes compagnies de chevaliers, vous aurez ici un bien humble auditoire.

— Pardonnez, damoiselle; si vous daignez me prêter un peu d'attention, je serai plus flatté de cet honneur que des témoignages des plus puissants seigneurs et des cercles les plus brillants. J'ai beaucoup voyagé, j'ai visité bien des châteaux, et partout j'ai entendu vanter votre beauté, vos grâces, vos talents et votre goût pour la poésie. Où donc pourrais-je trouver une personne plus digne de mes humbles efforts?

La jeune fille ne répondit point à ces paroles flatteuses, pour ne pas donner lieu à de nouveaux compliments. Il n'était pas dans son caractère de rechercher ce genre de satisfaction. Aussi porta-t-elle immédiatement la conversation sur un autre sujet.

— Bien, dit-elle; faites-moi connaître maintenant le sujet de la ballade ou de la romance que vous vous proposez de nous faire entendre.

— L'histoire de Floris et Blanche-foer, si vous le désirez, noble damoiselle.

— Non, pas cela, je n'aime pas cette histoire.

— Alors les Quatre fils d'Aymon?

La jeune fille fit de nouveau un signe de dénégation.

— L'histoire de Charles et Edgard? proposa de nouveau le trouvère.

— Quoique je trouve ce sujet à la fois intéressant et instructif, j'en préférerais un plus court. Si plus tard vous revenez dans ce pays, je me ferai un plaisir d'entendre cette histoire de votre bouche.

— Votre volonté est sacrée pour moi, damoiselle, répondit le ménestrel en s'inclinant profondément.

Et, s'accompagnant de son luth, il entonna d'une voix agréable et sonore une romance bien connue, ancienne de plusieurs siècles, mais toujours nouvelle, toujours fraîche, intitulée: „Le jour point à l'Orient.”

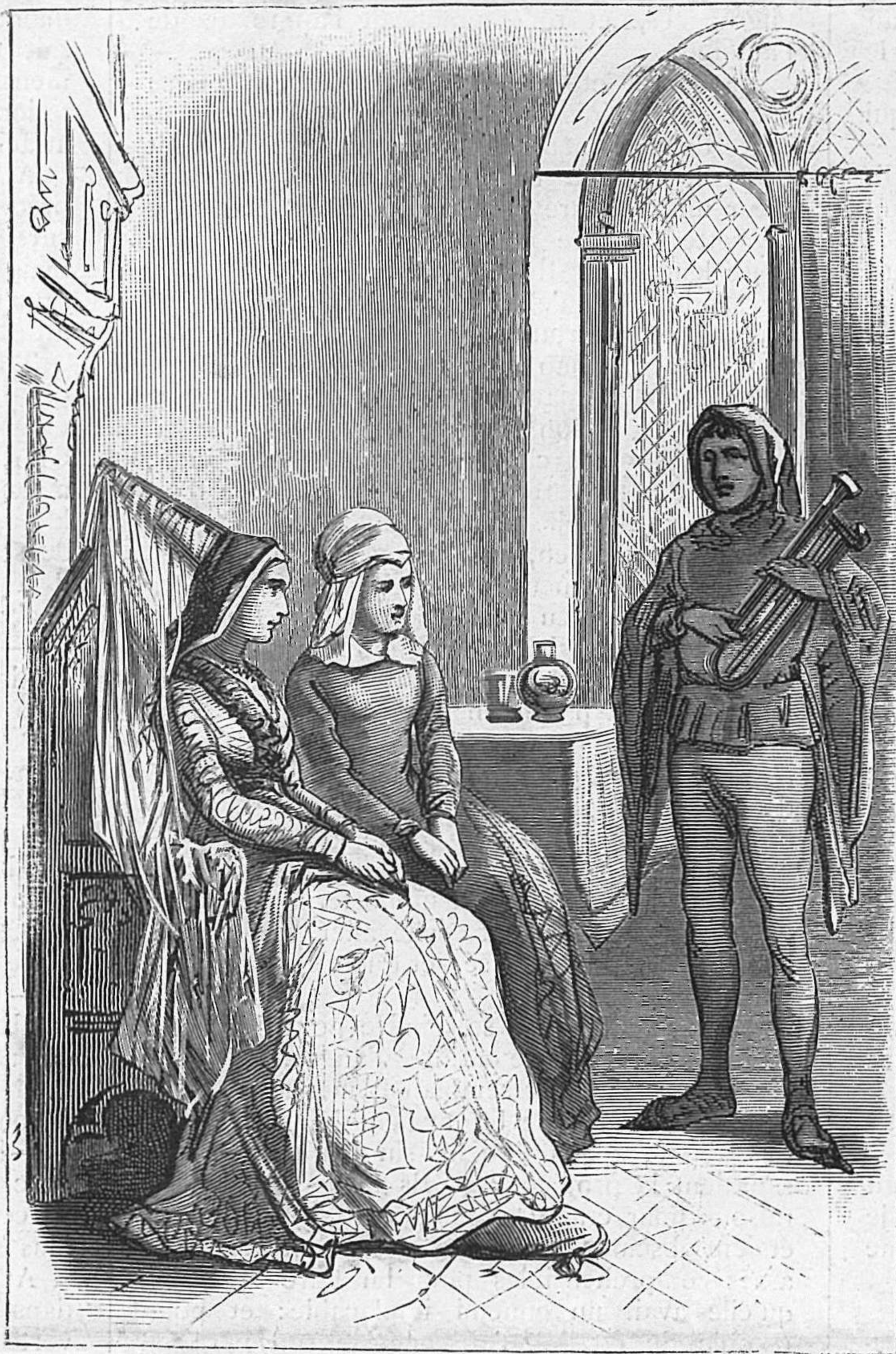
Dans cette ballade sont d'abord mis en scène un chevalier et la dame de ses pensées; au moment de partir pour la guerre, les adieux les plus touchants sont échangés, un dernier rendez-vous est fixé sous le tilleul antique. Puis apparaît un chevalier farouche et félon que poussent la jalousie et le désir de la vengeance; il a juré une haine mortelle aux fiancés; une embuscade l'a rendu maître d'une façon déloyale de son rival, qui est mis à mort, près de l'arbre où l'attend son amante; le traître pousse l'infamie jusqu'à avertir celle-ci de l'événement. Elle trouve son bien-aimé baigné dans son sang et privé de vie.

Aleidis prêtait à cette romance une attention

infinie; elle trouvait, dans la situation de l'héroïne, une sorte de ressemblance avec la sienne propre.

Des larmes d'attendrissement jaillirent de ses yeux, lorsque le chanteur, d'une voix plaintive, fit entendre le passage dans lequel l'amante retrouve son fiancé, et décrivit la scène déchirante qui s'ensuit.

La ballade devient de plus en plus triste; la jeune fille veut retourner au manoir de son père pour chercher du secours; mais hélas! elle n'y trouve plus personne en vie. Le bandit a profité de son absence pour surprendre traitreusement le château et en massacrer tous les habitants. Elle retourne sous le vert tilleul pour ensevelir elle-même son cher mort, après quoi elle entre pour toujours dans un cloître.



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Il entonna d'une voix agréable et sonore une vieille romance.

L'attention d'Aleidis et de Rica se soutint jusqu'au bout; ce „lied” si simple et qu'elles connaissaient depuis longtemps, fit sur elles la plus profonde impression. Il faut dire, du reste, que le trouvère avait mis dans son chant tant d'expression et d'âme, que ces scènes si émouvantes semblaient se passer sous les yeux des deux auditrices.

Le ménestrel resta quelque temps silencieux, tenant son luth en main; il paraissait jouir de son triomphe et attendre l'ordre de la châtelaine pour commencer un nouveau chant. Mais cette dernière semblait encore en proie à l'émotion profonde qu'elle venait de ressentir; peut-être voulait-elle rester sous l'empire de cette impression, qui n'était pas sans avoir pour elle un certain attrait, mêlé d'amertume, par suite du rapport de sa position présente avec celle de l'héroïne de la ballade.

C'est pourquoi elle remercia le chanteur de la façon la plus gracieuse pour le plaisir qu'il lui avait procuré, et elle exprima l'es-

poir qu'à son prochain passage il ne manquerait pas de revenir au château.

— Et maintenant, ajouta-t-elle, veuillez me dire ce que vous désirez recevoir pour les peines que vous vous êtes données.

— Noble damoiselle, répondit le jeune homme, si vous jugez que j'ai mérité quelque récompense en échange du faible service que j'ai pu vous rendre, je vous prierai de me permettre de visiter ce magnifique manoir et ses dépendances. J'ai si souvent entendu vanter cette forteresse que je serais désireux de la visiter en détail, afin que dans mes courses je sois à même de parler, non-seulement de la beauté et de la grâce de la châtelaine, mais encore de la magnificence et de la force de sa demeure.

— J'accède volontiers à votre désir, répondit la jeune fille en souriant; j'y mets cependant une condition: c'est que vous cessiez de m'accorder des louanges que cent autres damoiselles du pays méritent bien plus que moi.

— Mille remerciements, noble châtelaine; j'ose espérer le plaisir et l'honneur de vous revoir encore, dit le trouvère en faisant un profond salut.

Puis il voulut s'éloigner, mais Aleidis le retint.

— Il serait peu généreux de ma part, dit-elle, de vous laisser partir sans autre récompense que celle que vous demandez; recevez donc ceci en souvenir de votre visite.

Ce disant, elle mit dans la main du ménestrel une jolie petite bourse, merveilleusement ouvragée et remplie de nobles d'or.

— Vous êtes aussi généreuse que belle! s'écria le chanteur; puisse le Seigneur vous protéger toujours.

Et il accepta avec reconnaissance la bourse qui lui était présentée.

La châtelaine donna ordre à la suivante de conduire l'étranger vers le garde, pour que celui-ci lui fit visiter tout le château et le guidât au milieu de ses nombreuses dépendances.

Le trouvère parut prendre à cette visite le plus grand intérêt; il examina tout avec la plus vive curiosité; rien ne lui échappa; il mesura la largeur et la profondeur des fossés, la hauteur des tours, l'épaisseur des murailles, la direction des chemins de ronde. Son attention se fixa aussi sur le pont-levis et sur la grande porte, couverte de barres et de clous de fer. Il s'informa également du personnel du château et du nombre de défenseurs qu'il contenait et pouvait contenir, ainsi que des engins dont il disposait pour repousser une attaque.

Tout en considérant chaque détail avec la plus méticuleuse attention, il ne cessait de pousser des cris d'admiration et de vanter la

puissance du sire de Duivenvoorde.

Lorsqu'il eût examiné toutes les parties de la forteresse, le garde le conduisit à l'office, où on lui servit un repas réconfortant; après quoi il prit congé de ses hôtes, en protestant que nulle part il n'avait été aussi bien reçu qu'à Duivenvoorde.

Mais à peine avait-il dépassé la drève du château, qu'il se retourna, jeta un regard ironique aux murs hospitaliers qu'il venait de quitter et poussa un éclat de rire sardonique.

— Ah! ah! ah! s'écria-t-il, en se frottant les mains; ah! ah! ah! Messire Floris sera content de moi... Tout est dans la plus grande sécurité là-bas: le père absent et la colombe dans la cage, la forteresse dépourvue de ses défenseurs... Oui, cette nuit même, tout sera à mon maître, la cage et l'oiseau.

Il s'achemina vers l'auberge de „l'Eperon d'Or,” où un jeune paysan tenait son cheval par la bride, puis il s'élança joyeusement dans la bruyère.

(A continuer.)